

Comment se fera la guerre de mouvement?

Autor(en): **R.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **76 (1931)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341390>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :	ABONNEMENT	Pour l'Étranger :
1 an 18 fr. ; 6 mois 10 fr. ; 3 mois fr. 6.		1 an 22 fr. 50 ; 6 mois 14 fr. 3 mois 8 fr.

Prix du numéro : 2 fr. 50.

DIRECTION ET RÉDACTION :
Major R. Masson, avenue Druey, 11, Lausanne. Tél. 32.217.

ADMINISTRATION, ABONNEMENT, VENTE :
Imprimeries Réunies, S.A., avenue de la Gare, 23. Compte chèques postaux II.217

ANNONCES :
Agence de Publicité Gust. Amacker, Palud, 3, Lausanne.

Comment se fera la guerre de mouvement ?

Le récent livre du général Pershing sur le rôle joué en 1917-1918 par le corps expéditionnaire américain et par son chef¹ conduit à l'examen de cette question d'ordre général, et qui me touche personnellement parce que, dès 1905, — dans un article de la *Bibliothèque universelle* sur les enseignements de la guerre russo-japonaise, — j'avais pris position contre la thèse que devaient soutenir, une douzaine d'années plus tard, non seulement Pershing, mais encore Foch.

D'après eux, les troupes devaient être préparées à la guerre en rase campagne — suprême espoir et suprême pensée ! En mai 1918, quelques jours avant la désastreuse percée de nos lignes au Chemin des Dames, le commandant en chef des armées alliées parlait de se préparer à la guerre de mouvement. — « Car, disait-il, nous allons bientôt cesser de combattre comme nous l'avons fait depuis trois ans : nous allons mener la bataille du tapis vert. » Et il faisait l'éloge des qualités

¹ Voir notices bibliographiques *Revue militaire suisse*, Nos 7 et 8 (juillet et août 1931). Général Pershing : « Mes souvenirs de la Guerre. » (*Réd.*)

manœuvrières qu'exige cette forme de la lutte, forme classique et jusqu'alors normale, mais qui semblait désormais périmée puisque, depuis la fin de 1914, on avait cessé d'y recourir. Il se montrait donc plus préoccupé de l'attaque future que de la défense à assurer avant tout et immédiatement.

Quand Pershing fut mis à la tête d'une armée qui n'existait pas encore et qu'il avait à instruire avant de l'amener sur le front, il fut hanté par le même souci d'enseigner à ses troupes la tactique telle, sans doute, qu'on la lui avait enseignée à lui-même : celle qu'il croyait connaître. Il avait des idées arrêtées sur la façon de se battre sur « le tapis vert ». Et, ces idées, il tenait essentiellement à les inculquer à ses subordonnés.

En vain le pressait-on de prendre part à la défense, qui était la nécessité la plus urgente, il refusait en déclarant qu'il n'était pas prêt pour l'offensive. De là, une des raisons de son long retard à entrer dans la lice et à apporter le concours de ses forces aux armées alliées. Retard qui en augmentait un autre : celui qu'avait occasionné l'insuffisance du tonnage consacré au transport des soldats américains. Ils arrivaient en Europe avec une lenteur désespérante. Et, après leur débarquement, ils n'étaient pas utilisés, puisque leur chef s'obstinait à vouloir les exercer préalablement à agir en rase campagne. Il ne cessait de répéter combien il y tenait, et, le 5 septembre 1918, il donnait à son armée des instructions dont voici quelques extraits :

Au point de vue tactique, les méthodes de combat de la guerre de tranchées sont totalement différentes de celles de la guerre de mouvement, et, si l'infanterie d'assaut cherchait à appliquer les pratiques de la guerre de tranchées au cours d'un combat en rase campagne, elle ne pourrait que risquer de lourdes pertes. Ce qui caractérise la guerre de tranchées, c'est la rigidité des formations, la réglementation par le haut commandement dans le temps et dans l'espace ; ...distances et intervalles fixes entre les unités comme entre les individus ; ...peu d'initiative... La caractéristique de la guerre en rase campagne, au contraire, c'est... l'irrégularité des formations ; relativement peu de réglementation par le haut commandement dans l'espace et dans le temps ; la plus grande utilisation possible du feu, même de l'infanterie, pour permettre à celle-ci de progresser ; dis-

tances et intervalles variables entre les unités et les individus ; ...des ordres brefs, et le plus large recours possible à l'initiative individuelle de la part de toutes les troupes engagées dans l'action... Le commandant d'infanterie devra répondre aux mitrailleuses par le feu de ses fusils, de ses armes automatiques et de ses grenades à fusil, et il devra venir à bout des nids de mitrailleuses sous la protection du feu et du terrain, qu'il faut utiliser pour les prendre à revers. Lorsqu'on se heurte à une forte résistance, les renforts ne doivent pas être employés à attaquer ce point de front : ils doivent profiter, pour avancer, des brèches pratiquées ailleurs par les unités plus favorisées, et attaquer de flanc ou à revers les points fortement défendus.

Ces lignes dénotent, si je ne me trompe, une méconnaissance complète des deux formes de la guerre. Pouvait-il, d'ailleurs, en être autrement ? Pershing ne connaissait la guerre de mouvement que par ses souvenirs d'école — il avait été élève à West-Point — et par le peu qu'il avait pu voir en suivant de loin, en qualité d'officier étranger en mission, la campagne de Mandchourie, campagne où les opérations n'avaient pas encore un caractère bien net : elle était « de mouvement » pour une part, de « stabilité » pour une autre. Quant à la vie dans la tranchée et à ses corrolaires, il en avait bien entendu parler par les officiers français et anglais qu'il avait pu interroger ; mais il n'en avait pas une expérience personnelle, il n'en avait pas acquis la notion par une pratique quelconque. Et peut-être les états-majors lui avaient-ils inculqué des idées fausses à ce sujet.

En tout cas, le parallèle tracé dans son instruction du 5 septembre ne correspondait pas à la réalité.

Sans doute, le commandement prétendait régler dans leurs moindres détails la succession des efforts destinés à effectuer une percée. Il était exactement renseigné sur les positions de l'ennemi, sur le tracé de ses lignes. Les photographies prises par les avions lui avaient permis de fixer sur les cartes la position des tranchées. Grâce à quoi, il a été possible parfois de reproduire en arrière du front une réplique des tranchées, des batteries, des divers obstacles que les troupes devaient s'attendre à rencontrer après avoir franchi les réseaux de fils de fer barbelés du front adverse. On a pu ainsi s'exercer, « à blanc », en quelque sorte, à figurer les phases successives d'une attaque.

Cette organisation de l'offensive dans l'espace était complétée par son organisation dans le temps puisqu'on faisait concorder l'heure des actes avec l'heure des tirs, la marche en avant accompagnant pas à pas les barrages mouvants constitués par les rafales de l'artillerie.

Les manœuvres ont donc bien été montées avec précision et minutie, sans que la moindre part fût réservée aux initiatives. Mais, dans l'application, celle-ci a trouvé à se faire jour. Il suffisait qu'un nid de mitrailleuses révélât sa présence là où on l'attendait le moins, pour que la nécessité obligeât à rompre les formations les plus rigides. Elles se sont émiettées sans le moindre souci des distances, des intervalles ou de l'alignement. Les plans les mieux étudiés ont été bouleversés. Chacun a dû prendre conseil de son bon sens, de son courage, de sa volonté de tenir bon et de son savoir professionnel. Car, dans ces moments-là, les ordres, mêmes brefs, cessaient d'arriver, alors même qu'ils étaient émis. Et, le plus souvent, ils ne l'étaient pas. La guerre de tranchées, dès qu'on sortait des tranchées, devenait une guerre en rase campagne.

Mais elle y prenait un caractère que n'avaient pas les opérations classiques des batailles d'autrefois, au temps où les évolutions pouvaient être prescrites soit à la voix, soit au geste, les unités se repliant, se déplaçant, se rassemblant, se déployant, exécutant une série de mouvements qui leur étaient commandés. L'intensité du feu empêche aujourd'hui d'entendre les indications données par les chefs ou de voir les signes qu'ils font. Et ce n'est pas une volonté raisonnée qui pousse à profiter, pour avancer, des brèches ouvertes dans les lignes de l'ennemi : c'est l'instinct le plus primitif. Pareillement, c'est l'instinct le plus primitif qui détourne d'attaquer de face les points où on rencontre le plus de résistance. On va tout naturellement là où c'est le plus facile d'aller, et le moins dangereux.

Il est très certain que, pendant toute la durée de la guerre, l'armée a désappris la tactique du champ de bataille. Il est très certain aussi que, à partir du moment (juillet 1918) où les Allemands ont reculé, et que l'abandon de leur ligne a déterminé une série de combats en rase campagne, on s'est beaucoup plaint de cet oubli des enseignements du temps de paix.

Mais n'étaient-ils pas dangereux, ces enseignements ? N'avaient-ils pas orienté la préparation des troupes vers une mauvaise direction ? Et les défaites du début, à Charleroi, à Morhange, au Grand Couronné, n'avaient-elles pas montré tout ce qu'il y avait en eux de fallacieux et de néfaste ?

Le général Pershing voyait entre la guerre de tranchées et la guerre de mouvement des dissemblances qui n'existent pas. Du moins n'existent-elles que temporairement, dans la phase qui suit la sortie et l'occupation des lignes adverses. A cette erreur, il en ajoutait une autre, encore plus grave, en se figurant qu'il avait une conception juste de la tactique à employer sur le « tapis vert ».

Cette conception ne pouvait être que fausse, ayant pour origine des idées *a priori*, non l'observation directe des faits et une analyse approfondie des circonstances. Il n'est d'ailleurs aucune campagne moderne qu'on ait abordée avec la connaissance certaine des dispositions les meilleures à prendre.

Déjà, en 1870, bien qu'ayant acquis un certain sentiment du réel en se battant quatre années auparavant contre l'Autriche, la Prusse nous a attaqués avec des méthodes vicieuses. Rappellerai-je que son infanterie avait conservé ses formations compactes et qu'il a fallu le massacre de la garde royale à Saint-Privat pour qu'elle y renonçât !

Plus près de nous, la campagne de Mandchourie a été entamée, de part et d'autre, avec une instruction donnée à contre-sens. Écoutons deux acteurs du drame (et non pas un simple spectateur comme l'a pu être Pershing). Voici l'opinion exprimée par le capitaine russe Soloviev dans ses *Impressions d'un commandant de compagnie* :

Dès le premier combat auquel j'eus l'occasion de prendre part, j'acquis la conviction que beaucoup de choses qui m'avaient été enseignées en temps de paix se trouvaient inapplicables dans un combat réel, et que, en revanche, on ne m'avait pas appris bien des choses que je devais y faire. L'incompatibilité de plusieurs prescriptions de notre règlement avec les exigences du combat me sauta aux yeux.

Et maintenant, dans le camp opposé, un officier japonais — de l'infanterie, lui aussi — tient le langage que voici à un

des meilleurs correspondants militaires français, Reginald Kann.

Vous êtes sans doute étonné des différences qui existent avec ce que vous avez pu voir chez nous en temps de paix. Nous ne l'avons pas été moins nous-mêmes, car vous savez que nos règlements sont identiques à ceux des armées européennes. Aussi avons-nous commencé par manœuvrer selon les livres. C'est ainsi qu'on nous a fait enlever les lignes de Nanchan, le 27 mai, en une seule journée, mais au prix de quelles pertes !... Cette leçon nous profita, et, grâce à l'expérience acquise, nous sommes arrivés à marcher moins vite et à nous couvrir davantage.

La conclusion, c'est qu'on aborde le champ de bataille en ignorant la meilleure manière de s'y comporter. Dès lors, quelle utilité y a-t-il à enseigner cette tactique que Pershing tenait à inculquer à son armée ? Cet enseignement peut même être dangereux : il aboutit à l'adoption de procédés qu'on cherche à appliquer coûte que coûte en face de l'ennemi, alors qu'il suffit, si on a du cœur et si on sait faire usage de ses armes, de s'abandonner à son instinct ou à son bon sens. Plus une machine est perfectionnée, moins son fonctionnement normal exige une étude approfondie. L'automobile la plus compliquée obéit à quelques gestes très simples.

J'écrivais en 1916 (*Autour de la guerre actuelle*, page 186) que « la tactique a perdu beaucoup de sa difficulté. On peut se battre à la grosse, pour ainsi dire, et mécaniquement : le travail à la machine a remplacé le travail à la main. Plus n'est besoin d'artistes : des artisans sont assez bons pour cette besogne, ou même des manœuvres. C'en est fini de ces coups de génie, de ces inspirations heureuses, qui, par un mouvement opportunément tenté en un point judicieusement choisi, produisaient l'effondrement de l'ennemi. »

J'écrivais à la même époque, notamment dans les études que publiait une revue mensuelle (*L'Action nationale*), que les maîtres en art militaire étaient portés à faire fi de la guerre d'alors, si différente de l'ancienne. Sous sa forme actuelle, « ils la subissent à contre-cœur ; ils souhaitent autre chose, quelque chose de plus conforme à leurs goûts, à leur tempérament, à

leurs aptitudes, à leurs études. C'est peut-être un malheur d'avoir placé des stratèges à la tête des armées, car ils sont enclins à vouloir faire de la stratégie. Or, ce n'en est pas le lieu. Ou, tout au moins, ce n'en est pas l'heure. Ils cherchent à faire naître des occasions d'exercer leurs talents, et ils y déploient une persévérance qui n'est pas toujours heureuse. » (Livraison de décembre 1917, p. 417.)

Conformément à cette conception, les alliés, à partir d'août 1918, n'auraient pas eu à « monter des manœuvres », pas plus que Murat n'en montait dans la poursuite des armées battues. Il poussait droit devant soi. Ses escadrons se lançaient partout où ils trouvaient la place libre et où ils pouvaient galoper. Certes, ils couraient des risques. Risque du terrain sur lequel ils s'aventuraient sans le connaître et sans l'avoir fait reconnaître. Risque du feu dont l'ennemi aurait pu faire usage, s'il s'était ressaisi et s'il avait voulu vendre chèrement sa vie. Mais il ne le voulait pas. Il ne demandait qu'à se rendre. Et la cavalerie ramenait des milliers de prisonniers. Sa vue seule désagrégeait les corps dont les éléments se dispersaient.

La guerre d'immobilité devait ne cesser que du jour où l'un des adversaires déciderait de se replier. L'autre était dans l'impossibilité de l'y contraindre. La retraite ne pouvait être imposée que par les fatalités de la situation, soit que la pénurie des effectifs déterminât une réduction du front (retraite sur la ligne Hindenburg), soit que le manque de munitions, ou l'usure du matériel, créât une infériorité manifeste, soit que le moral de l'armée ou celui de la nation inspirât des craintes au commandement et le décidât à rompre le combat.

Si le mouvement rétrograde était voulu, organisé, on se trouvait dans les conditions de la guerre de tranchées. Il constituait un simple changement de position.

Mais, s'il s'agissait d'une véritable retraite, fût-elle méthodique, j'estimais en 1917, j'estime encore aujourd'hui, qu'on n'avait presque rien à gagner à combiner une poursuite conçue d'après les principes de la stratégie, à « monter » des manœuvres, à se donner, par exemple, des objectifs tels qu'un nœud de communication, ou tout autre point vital. Autant valait pousser droit devant soi et foncer bêtement, si on me permet

cette expression, — aveuglement, si on préfère celle-ci, — au risque de se heurter parfois à quelque résistance énergique et meurtrière, capable d'arrêter l'attaque, mais hors d'état de passer à une contre-offensive.

Ne pouvant admettre une solution aussi enfantine, simpliste et rudimentaire du problème, on choisissait un objectif déterminé en vue duquel les préparatifs étaient orientés. Travail long et pénible. Si long que, lorsqu'il s'est agi de couper la retraite des Allemands, l'armistice intervint avant qu'on fût prêt à entamer cette opération.

Le haut commandement allemand connaissait trop bien son métier pour ne pas protéger de son mieux ses positions les plus importantes, celles dont la possession lui était le plus nécessaire pour effectuer son mouvement en arrière. Il était naturel qu'il y mît ses meilleures troupes, qu'il y plaçât le plus puissant du matériel qui lui restait. De ce côté, il fallait s'attendre à de durs combats. Et ils se produisirent. « Dans cette terrible extrémité, dit Pershing (tome II, p. 270), les Allemands nous disputèrent chaque pouce de terrain avec une ténacité désespérée et avec toute l'habileté de soldats expérimentés. »

Des camarades m'ont affirmé que, s'étant approchés de mitrailleuses qu'ils avaient réduites au silence, ils ont reconnu qu'elles avaient été servies jusqu'à la fin, non par des soldats, mais par des officiers.

L'exécution d'une manœuvre montée pour une opération stratégique de ce genre risquait donc d'être aussi coûteuse que laborieuse. Laborieuse, parce qu'il fallait dégager les arrières pour les mouvements de ravitaillement et d'évacuation, parce qu'il fallait constituer de larges approvisionnements en munitions et amener des réserves à portée ; coûteuse, parce que le hasard pouvait mettre l'attaque en présence de dangers inattendus, provenant d'un concours de circonstances fortuit. Mais le péril était à la fois improbable et faible, tandis que les résultats promettaient d'être considérables et qu'on pouvait les tenir pour à peu près certains. Il y a des cas où il est sage de ne pas prendre trop de précautions.

Vers la fin, l'armée allemande était à bout de souffle ; son matériel était usé ; les munitions lui faisaient défaut ; elle

sentait derrière elle la population inquiète depuis qu'on ne pouvait plus compter sur la fidélité des alliés de l'Empire, depuis que ceux-ci abandonnaient la partie, et à mesure que les Etats-Unis mettaient en action des forces jeunes, ardentes et sans cesse croissantes. Après tant de dures épreuves prolongées pendant plus de quatre ans, soldats et sujets du kaiser s'effrayaient de la perspective d'un nouvel hiver qui ajouterait ses rigueurs à la souffrance des privations de toute sorte.

Dans ces conditions, le moral était tout disposé à fléchir. Et il est admirable que, sur certains points, des prouesses héroïques aient prouvé qu'il en restait des parcelles intactes. Mais, dans l'ensemble, il ne tenait que faiblement, et il devait se laisser ébranler au moindre choc.

Dès lors, la méthode eût pu consister à exercer une pression sur les points faibles, en négligeant les autres. Il suffisait d'y pratiquer une brèche de quelques kilomètres de largeur et de quelques kilomètres de profondeur, pour déterminer à la retraite les éléments les plus décidés à tenir jusqu'au bout. Ils se seraient sentis débordés, sans même avoir eu besoin d'être pris d'enfilade ou à revers : ils auraient été presque instinctivement chercher d'eux-mêmes à rétrograder pour se mettre à l'alignement, ne pouvant aveugler la brèche, faute de réserves.

La stratégie officielle ne pouvait se contenter de pratiques aussi grossières. Elle assigna donc à l'attaque des objets précis. A la vérité, ses choix eurent un caractère assez insolite. Au lieu d'agir contre l'ennemi pour le gêner, Foch crut devoir commencer par rendre à ses troupes des ressources et des moyens d'action qui leur faisaient défaut. Dans son mémoire du 24 juillet 1918, il déclare que, la cinquième offensive allemande en Tardenois ayant abouti à un désastre, il fallait exploiter à fond les avantages que procurait cet échec, en « poursuivant les attaques sans désespérer, et avec la plus grande énergie. » Il ajoutait que cette offensive devait « viser à des résultats utiles. » En conséquence, il assignait aux efforts de tous la mission de dégager les voies ferrées indispensables aux manœuvres ultérieures des armées alliées, ainsi que la mission de libérer la région des mines du Nord et d'écarter l'ennemi des côtes qu'il menaçait (Dunkerque, Calais). C'est donc à des

préoccupations économiques plus qu'à des considérations stratégiques qu'il obéissait en traçant ce programme, ce qui confère à celui-ci le mérite d'une certaine originalité. Il ne s'agissait, du reste, — et il en convenait — que de coups de mains à effectuer rapidement, en y employant peu de monde, ce qui contribuait à limiter l'étendue de leur action.

Mais, enfin, c'étaient là des opérations à orientation précise et qui nécessitaient l'accomplissement d'un certain nombre d'actes préliminaires. Ce n'était nullement une tentative de terrorisation, d'intimidation, dans laquelle on n'aurait pas persisté si elle n'avait pas eu le résultat qu'on en attendait. D'ailleurs, même si elle avait réussi, on n'eût pu la pousser très loin, faute de munitions ou de réserves.

C'est à cette idée que Foch est arrivé, plus ou moins complètement, en fin de compte, après l'expérience de trois mois de poursuite. Car il s'exprimait de la façon que voici dans son instruction du 26 octobre :

Il suffit que les troupes lancées dans une attaque en connaissent l'axe général. Elles doivent pousser dans cette direction le plus loin possible, sans se préoccuper d'alignement ; elles attaquent et manœuvrent l'ennemi qui résiste ; les unités les plus avancées se portent à l'aide de celles qui se trouvent momentanément arrêtées. Elles mènent ainsi la lutte, non pas vers une ligne arrêtée à l'avance en fonction du terrain ; elles marchent sur l'ennemi, dont elles ne doivent jamais perdre le contact une fois qu'il a été pris.

Peut-être eût-il mieux valu dire que l'offensive doit porter son effort sur les points qui cèdent, non sur les points qui résistent. Mais il est conforme aux théories énoncées plus haut d'affirmer qu'il n'y a pas à arriver sur une ligne arrêtée à l'avance, et qu'il suffit de marcher sur l'ennemi.

En résumé, le danger se trouve dans les plans préconçus, dans les idées *a priori*. Et la conclusion qu'on peut tirer, ce me semble, des faits de 1918, ne diffère pas de celle que je formulais déjà dans mon article de 1904 : on fait fausse route en cherchant à fixer la marche des combats de l'avenir. Que les théoriciens y rêvent, rien de mieux. Mais ce que sera la guerre de l'avenir, personne ne le sait. Personne ne peut le savoir. Et le pire danger est de s'imaginer qu'on le sait.

Lieutenant-colonel Emile MAYER.

* * *

Saisissant le prétexte des mémoires du général Pershing, le lieut.-colonel Mayer, écrivain militaire français, bien connu des lecteurs de la *Revue militaire suisse*, dont il est un ancien collaborateur et un ami de toujours, fait, une fois de plus, le procès des conceptions rigides avec lesquelles les Alliés, notamment les Américains auraient, selon lui, abordé les réalités du champ de bataille. Il s'élève contre le formalisme tactique qui s'exprime par l'application d'un certain nombre de schémas et conduit les chefs à s'inspirer, moins de ce bon sens qui, à la guerre, doit conditionner toute manœuvre, que d'un certain nombre de formules codifiées dans les règlements du temps de paix. Il en conclut « qu'on fait faisse route en cherchant à fixer la marche des combats de l'avenir ».

Nous n'avons pas le dessein, aujourd'hui, d'aborder, pour capital qu'il soit, le problème des « conceptions *a priori* », dont parle notre distingué correspondant. Mais il nous permettra, à l'heure où notre rédaction s'efforce de préciser, pour sa modeste part, l'organisation de nos grandes manœuvres, de rappeler ce que nous disions dans un récent article ¹.

« En matière de préparation à la guerre, aucun pays ne peut prétendre détenir la formule susceptible d'assurer le succès de ses armes. L'histoire de toutes les guerres démontre que, quel que soit le degré de préparation réalisé en temps de paix, les opérations de tout début de campagne placent les belligérants en face de problèmes nouveaux, qui impriment aux premiers engagements un caractère de surprise, soit stratégique, soit tactique. C'est alors qu'il appartient au Haut-Commandement de prendre les initiatives dictées par la rapide évolution des formes de la guerre et de faire preuve de cette mobilité intellectuelle qui seule permet d'adapter constamment les moyens au but. »

Plus loin, nous disions (page 390) : « La manœuvre des grandes unités sera donc conditionnée, *en temps de paix*, par les deux éléments capitaux de la défense nationale : les conceptions officielles en matière d'emploi de nos forces et la constitution organique de notre armée. Les conceptions d'emploi gardent, même à la guerre, toute leur valeur aussi longtemps qu'elles ne sont pas directement influencées par des arguments nouveaux : matériels inédits, évolution du caractère même des hostilités. »

¹ *Revue militaire suisse*, N° 9, septembre 1931 : « Manœuvres suisses », page 388.

De ce que toute guerre, quel qu'en soit le caractère, apporte des innovations, partant des *surprises*, faut-il conclure à l'inutilité des conceptions stratégiques ou tactiques du temps de paix ? Nous ne le pensons pas. Ces conceptions résultent, on l'a relevé, de l'analyse d'un certain nombre d'éléments permanents du problème de la défense nationale : organisation de l'armée, armement, terrain, possibilités matérielles. Ces données sont constantes et permettent d'asseoir sur une base solide la doctrine d'emploi des forces d'un pays.

Doctrine claire et vivifiante, seule susceptible de rallier les efforts de tous et de les faire converger, avec un maximum de puissance, vers un même but.

Or, qui dit doctrine, dit « plan », car en matière de stratégie, un plan n'est autre que l'application d'une doctrine générale à un ou plusieurs cas concrets, susceptibles de se présenter dans une guerre éventuelle. Dès lors, pourquoi les « plans préconçus » dont parle l'auteur de l'intéressant article qu'on vient de lire, ne feraient-ils pas, dès le temps de paix, l'objet de l'attention vigilante du commandement ?

Il y aura toujours un certain divorce entre la préparation militaire du temps de paix et les réalités de la guerre. Les plans préconçus et les idées *a priori* sont inévitables. Ils ont même leur utilité, en favorisant ce que l'on pourrait appeler la *discipline intellectuelle* de l'armée.

Mais il importera qu'au début d'un conflit, le Haut-Commandement, exploitant cette discipline, donne lui-même la preuve de sa faculté d'adaptation aux conditions nouvelles de la guerre, en modifiant, à la demande des circonstances, les conceptions, parfois arbitraires, du temps de paix.

L'étude des règlements où sont inscrits quelques principes tactiques n'est donc pas inutile. Elle a pour objet de créer, dans l'esprit des chefs, quelques réflexes intellectuels susceptibles de commander leurs actes. Il demeure évident que le choix du principe à appliquer dans tel cas concret s'inspirera avant tout de ce bon sens que l'on est en droit de prêter à tout chef digne de ce nom.

Au cours de ses lumineuses conférences, données récemment en Suisse sur le « caractère des armées modernes », le

général Debeney disait, en manière de paradoxe : « Les principes sont surtout utiles en temps de paix. A la guerre, les chefs se fient à leur bon sens et c'est souvent après telle opération ou tel combat qu'ils retrouvent... le principe qu'ils ont appliqué ».

Oui, mais qui sait ? Peut-être qu'à la guerre, le véritable bon sens consiste-t-il à faire *inconsciemment* appel au principe qui s'impose dans tel cas particulier et qui fut l'objet d'une longue méditation pendant la paix ? C'est la question que nous voulions poser.

R. M.

